

ROBERTO J. PAYRO

***Le petit-fils du gaucho*** (1946)

Partie 1. Chapitre XIII

Le lendemain, je révélai à la Espada tous mes secrets, sans même omettre l'insuccès de ma dernière tentative. Il se mit rire.

- *Ne t'afflige pas – dit-il –, et ne te décourage pas. La jeune fille est à point et il te manque seulement l'occasion. Ne va pas l'effrayer ! Au contraire, inspire-lui le plus de confiance possible, et attends. Le hasard te fournira un moment de grande émotion pour elle. Ce sera le bon, il faudra en profiter ... Mais fais attention ! Pense que le père n'est pas de ceux qui endurent ces choses-là, et quand il découvrira tes intentions ou leur réalisation, s'il ne te tue pas, il est très capable de te marier de force. D'autant plus qu'il est un ami intime de ton père.*
- *Bah ! – répliquai-je –, nous verrons bien. Je n'ai pas peur du vieux et ce ne sera pas le premier qui devra se faire une raison. Combien dans le pays, d'après, ce ce que tu m'as dit toi-même, ont dû fermer les yeux*

*pour éviter que le scandale soit plus grand !*

L'opportunité dont parlait l'Espagnol ne tarda pas, effectivement, à se présenter, mais dans des, circonstances tragiques pour moi. Un soir, comme cela arrivait souvent depuis que je devenais un homme, *petit père* m'invita à monter à cheval et à l'accompagner jusqu'à une propriété, à un peu plus de deux lieues du pays, ou il avait une affaire à régler. Son invitation était un ordre, nullement désagréable d'ailleurs, car je n'ai jamais vu de compagnon de voyage plus jovial et je ne me suis jamais ennuyé en sa compagnie.

Il n'allait pas tarder à faire nuit, car sept heures avaient sonné, mais l'affaire était urgente et nous étions tous deux habitués à parcourir la campagne à n'importe quelle heure, sans peur du soleil de midi ni des « *mauvaises lumières* » de minuit. Nous arrivâmes à la propriété quand le jour finissait. Le soleil couchant revêtait la pampa d'un manteau de pourpre. *Petit père* ayant réglé son affaire en une demi-heure, nous serrâmes la sangle des chevaux et reprîmes le chemin du retour. Il faisait presque complètement nuit. Seule, une ligne pâle à l'ouest

signalait l'endroit où le soleil s'était couché. Le crépuscule, trompeur, nous faisait voir des paysages inconnus, vagues et indécis. Nous ne distinguions plus la nature des choses, et seule une longue habitude nous permettait de suivre sans nous en écarter le ruban décoloré du chemin.

- *Nous allons arriver très tard !* – s'écria subitement *petit père* –. *Coupons au plus court.*

- *Coupons !* – répondis-je en mettant la tête de mon cheval en direction de Los Sunchos, sans abandonner le galop.

Le chemin faisait un grand détour pour éviter une mare que l'on ne pouvait traverser ; cette large courbe pouvait être raccourcie du tiers en prenant la ligne droite, la corde, comme nous disions, mais il fallait alors s'enfoncer dans une campagne couverte de taupinières et d'épais fourrés de buissons, qui sont autant de pièges pour les chevaux. Mais nous étions des cavaliers expérimentés et nous montions des chevaux créoles qui possèdent un instinct très sûr du sol.

J'avançai donc, au grand galop, me fiant à ma monture qui, attentive et les oreilles dressées, évitait buissons et taupinières,

lorsqu'il me sembla entendre un cri. J'arrêtai net mon cheval et écoutai. Je n'entendis rien, même pas le galop du cheval de *petit père* dont les fers devaient résonner cependant sur la terre durcie par la sécheresse. Alarmé, je fis demi-tour et revins en arrière à bride abattue. Je ne voyais rien, je n'entendais rien. En arrivant près d'une taupinière, mon cheval eut subitement une terrible épouvante et se mit à tirer violemment sur son mors. J'eus peine à le contenir et, en le flattant, je l'obligeai à revenir au pas vers la taupinière. Quel spectacle ! J'entrevis d'abord, avec terreur, la masse d'un cheval qui, les jambes brisées, soufflait et hennissait pitoyablement. *Petit père* était un peu plus loin, étendu à terre. Je descendis de cheval et courus à son secours. Il perdait son sang par une large blessure à la tête et son coeur paraissait ne plus battre ...

Je regardai de tous côtés. Le chemin était loin et personne ne traversait la plaine à cette heure. Que faire ? Laisser *petit père* et aller chercher du secours, puisque je n'avais même pas d'eau à ma portée pour essayer de le ranimer ? Il n'y avait pas d'autre parti à prendre. Je l'étendis du mieux que je

pus, lui fis, un oreiller avec ma blouse et mon poncho, et, le cœur serré, je montai à cheval et commençai une course désespérée jusqu'à Los Sunchos dont les lumières se voyaient dans le lointain.

Tout en galopant, j'essayai de reconstituer l'accident : préoccupé d'une affaire qui pouvait signifier la perte d'une somme d'argent importante, *petit père* avait été distrait, confiant dans l'instinct du vieux cheval qui connaissait en effet parfaitement la campagne à plusieurs lieues à la ronde. Mais, la bête avait dû avoir aussi son moment de distraction, et, mettant les pattes dans un trou, avait culbuté et projeté son cavalier à plusieurs mètres de là. Le pauvre *petit père* était tombé la tête la première. Était-il mort ? Non. Une pareille fin n'était pas digne d'un homme comme lui. Une simple chute ne vient pas à bout d'un gaucho de sa trempe. Un long évanouissement simplement ... Ma jeunesse se révoltait contre l'idée de la mort.

Je revins avec des gens que, par bonheur, je rencontrai aux environs du pays pendant qu'un homme courait prévenir le médecin et chercher une voiture. J'espérais retrouver mon père

revenu à lui et prêt à reprendre la marche, mais il était toujours inerte, tiède encore, et il fut impossible de lui faire avaler une seule goutte de genièvre. Le Docteur Merino, qui arriva dix minutes plus tard, ne put que constater le décès.

Je n'oublierai pas un épisode qui, malgré les circonstances tragiques, m'occupa un instant, produisant en moi une profonde impression. Fidel Gomensoro, un de ceux qui m'avaient accompagné, entendant que le cheval de *petit père* souffrait et se plaignait presque comme une personne, s'approcha pour l'examiner.

- *Il a les deux pattes brisées – dit-il –. Il faut l'achever.*

Et sortant le *facón* <sup>(1)</sup> de la ceinture, avec un geste résolu, d'un seul coup il l'égorgea, consommant ainsi, sans y penser, un sacrifice en honneur chez les anciens seigneurs de la pampa.

Le cadavre de mon père fut étendu dans la voiture, et je le suivis au pas de mon cheval, sans savoir ce qui m'arrivait, comme si j'avais reçu, moi aussi, un coup à la tête ... En cours de route, notre petit groupe s'était considérablement augmenté et, dans les rues de la ville, nous formions déjà un important cortège.

La nouvelle avait circulé et rassemblé les amis, les indifférents et les ennemis attirés par la peine, la curiosité ou une satisfaction dissimulée. Entre temps, quelques femmes entouraient déjà ma mère, la préparant à l'horrible surprise. En nous entendant arriver, elle se précipita vers la voiture, pressentant qu'elle ne retrouverait qu'un cadavre. La scène fut déchirante et c'est seulement alors que je compris combien ma pauvre mère aimait cet homme qui, pendant trente ans de vie commune, ne lui avait accordé qu'indifférence et abandon.

La veillée et les funérailles firent sensation à Los Sunchos. *Petite mère*, incapable de s'occuper de quoi que ce soit, si ce n'est de pleurer et de prier près de son époux, donna carte blanche à des amis et des domestiques, et la table fut mise pendant trente-six heures, le chocolat alternant avec les vins et les liqueurs, les *churrasquitos* avec le maté doux ou amer, le pot-au-feu avec la *chatasca*, les vol-au-vent, le ragoût de poumons et les tourtes frites. Une nuée de servantes des maisons amies étaient venue « *aider* », convertissant la nôtre en pandémonium. La salle, la salle à manger, les chambres de réception

étaient pleines de visiteurs, hommes et femmes, qui parlaient politique, racontaient des histoires, jouaient aux gages, commençaient ou continuaient des intrigues amoureuses ... Et cette réunion animée, à laquelle seul le bal manqua, se prolongea jusqu'à l'heure où nous conduisîmes mon père à sa dernière demeure.

J'étais étourdi. *Petit père* avait été pour moi un camarade d'une si grande bonté que je l'aimais vraiment, et son absence, subite et définitive, me causait, en même temps que de la douleur, une extraordinaire sensation d'épouvante, comme si je me trouvais brusquement et pour la première fois devant un inconnu menaçant.

Il y eut des discours devant la tombe de don Fernando Gómez Herrera, dont le peuple accompagna en masse le cercueil jusqu'au cimetière de Los Sunchos couvert d'herbes et peuplé de vipères. Don Socrates Casajuana, l'intendant municipal, dit que c'était un surhomme à qui la patrie et son parti devaient d'innombrables bienfaits. Don Temistocles Guerra déclara que nous perdions en lui un homme de progrès

et un patriote irremplaçable. Le Docteur Augüello, sénateur de la province, qui, avec le député Quintiliano Paz, était venu expressément à Los Sunchos, pour honorer la mémoire de *petit père*, parla au nom du pouvoir exécutif et du pouvoir législatif, recommandant au peuple de suivre les admirables exemples de ce citoyen probe et austère, disparu prématurément, quand il pouvait encore rendre à la patrie des services encore plus grands.

J'entendais toutes ces phrases comme un vague et gênant bourdonnement, et je ne pourrais les reconstituer maintenant, si, plus tard, je ne les avais entendues cent fois, sur cent tombes différentes, toujours les mêmes, toujours vulgaires, démontrant toujours une ignorance presque complète de la personnalité qu'on honorait, toujours sans proportions ni mesure, comme si tous les hommes, égaux devant la mort, l'avaient été aussi dans l'existence.

A la porte du cimetière, accompagné par le curé, don Genaro Cecchi, quelques parents éloignés de papa ou de maman et par don Higinio

Rivas, qui larmoyait sincèrement, jétreignis, les unes après les autres, toutes ces mains indifférentes, et entendis de ces bouches sans émotion les paroles rituelles de condoléances. Cette longue et interminable cérémonie fut pour moi une torture. Je regagnai enfin la maison, en compagnie du curé et de don Higinio, dans la voiture qui, l'avant-veille, avait recueilli le corps inanimé de mon père.

A la maison, Thérèse, avec d'autres dames et jeunes filles, s'efforçait de consoler *petite mère* qui, enfermée dans sa chambre, pleurant et priant, ne voulait voir personne ni se laisser distraire de sa douleur sous aucun prétexte.

Elle me serra dans ses bras un long moment, me couvrant de baisers et me baignant de ses larmes.

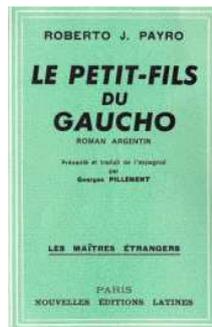
A l'heure du dîner, toutes les visites s'en allèrent, excepté Thérèse qui resta pour tenir compagnie à ma mère et diriger la maison sur l'indication de don Higinio.

La nuit, seuls, voyant ma profonde affliction et y compatissant, elle me parla plus tendrement que jamais. Enivrés par la douleur, il vint un moment où nous nous embrassâmes, perdant la tête.

Ce fut ce moment de grande émotion dont parlait de la Espada.

1. Couteau dont se servent les gauchos.

## Traduction de Georges PILLEMENT



### Notes de Bernard Goorden, autre traducteur de Roberto J. PAYRO.

***Le Petit-Fils du Gaucho*** (1946) ; Paris ; Nouvelles Editions Latines ; 1946, 318 p. (achevé à Uccle-lez-Bruxelles, le 9 décembre 1910) = ***Las Divertidas Aventuras de un Nieto de Juan Moreira*** (1911) ; Buenos Aires, Editorial Losada, 1944, 302 p.

Une première traduction, très partielle, sous le titre « ***Aventures divertissantes du petit-fils de Juan Moreira*** », et notamment de ce chapitre, a été publiée dans ***La Belgique artistique et littéraire*** (*Revue nationale du Mouvement Intellectuel*), Bruxelles, tome trente-quatrième, janvier-février-mars 1914, pages 175-176. Le nom du premier traducteur n'est pas mentionné mais Arnold Goffin en signe une « préface » aux pages 173-175. Voir :

<http://idesetautres.be/upload/PAYRO%20AVENTURES%20DIVERTISSANTES%20PETIT%20FILS%20JUAN%20MOREIRA%20BELGIQUE%20ARTISTIQUE%20LITTERAIRE%201914.zip>

Nous n'avons pas l'intention de revoir la traduction de notre aîné, Georges Pillement mais nous aurions conservé les prénoms d'origine : Teresa et Mauricio. Nous avons rendu un hommage à Georges PILLEMENT. Voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/HOMMAGE%20A%20Georges%20PILLEMENT%20traducteur%20hispanophile.pdf>

### *les churrasquitos*



<http://www.bayresbeef.com/portfolio-view/churrasquito/>

## la chatasca



<http://www.alimentacion-sana.org/informaciones/Chef/argentina.htm>

<http://www.aca.org.ar/interes/comidas/chata.htm>



<http://vikingointruder.blogspot.be/2013/05/preparando-cecina-carne-seca-o-beef.html>